

COMMENT TRADUIRE LES *REALIA* CHINOISES ? RÉFLEXIONS A PARTIR DE HUIT VERSIONS FRANÇAISES DE *LA VÉRITABLE HISTOIRE D'AH Q*

Yanna GUO

Université de commerce international et d'économie, Chine

yn_guo@163.com

Résumé

L'article s'intéresse aux problèmes posés par la traduction des références culturelles ou des *realia*, souvent qualifiées d'intraduisibles. Prenant appui sur huit versions françaises de *La Véritable histoire d'Ah Q*, une œuvre représentative de la littérature chinoise moderne qui présente un large éventail de *realia*, nous esquissons une typologie des stratégies et procédés utilisés par les traducteurs. Nous tentons aussi de nous interroger, exemples à l'appui, sur les possibilités et les limites de la restitution des *realia* chinoises dans la traduction française. L'article s'inscrit dans une perspective historique et comparative, afin de souligner la tendance générale concernant la traduction des *realia* chinoises.

Mots-clés : les *realia* chinoises, *La Véritable histoire d'Ah Q*, la traduction française

Abstract

The article deals with the translation of cultural references or *realia*, often considered untranslatable. Based on eight French versions of *The True Story of Ah Q*, a representative work of modern Chinese literature that presents a large number of Chinese culture-loaded words, we propose a typology of strategies and approaches employed by translators. We also attempt to examine, with examples, the possibilities and limits in the transposition of Chinese *realia* into French translation. The article adopts a historical and comparative perspective to highlight the general trend in translating Chinese *realia*.

Keywords: Chinese *realia*, *The True Story of Ah Q*, French translation

Introduction¹

Plus qu'un contact de langues, la traduction concerne un passage « entre deux cultures, ou deux encyclopédies » (Eco, 2006 : 205). Tout traducteur, et celui des textes littéraires en particulier, se trouve ainsi confronté à une « épreuve de l'étranger » alimentée par le rapport du Propre à l'Autre (Berman, 1985 : 67). À cet égard, les termes dits culturels ou *realia*² posent un problème de taille dans la mesure où il n'en existe pas de correspondance exacte d'une culture à l'autre. Le mot *realia*, dont l'acception moderne est due aux traducteurs bulgares Vlahov et Florin, englobe l'ensemble

[...] des mots et combinaisons de mots désignant des objets et des concepts qui caractérisent le mode de vie, la culture, le développement social et historique d'une nation étrangère par rapport à l'autre. Puisqu'ils expriment la couleur locale et/ou historique, ils n'ont pas d'équivalence exacte dans d'autres langues³ (Florin, 1993 : 123).

Comme il s'agit des éléments exclusifs d'une culture donnée, mal connus ou ignorés du monde « d'ailleurs », les *realia* constituent l'un des traits les plus obstinément intraduisible d'un texte source. Cette « intraduisibilité » se fait ressentir davantage lorsque l'univers de l'étranger renferme des « étrangetés » plus marquées. Comme le souligne pertinemment Georges Mounin au sujet de la traduction en français d'œuvres chinoises, « rien de plus certain [...] que la littérature et la poésie d'une civilisation très éloignée de la nôtre réservent au traducteur un nombre plus élevé d'échecs » (Mounin, 1963 : 274). Si l'aspect d'intraduisibilité des *realia* peut être partiellement démenti par l'existence des traits universels communs, ou ce que G. Mounin appelle des « universaux » de langage et de culture (Mounin, 1963 : 214), le traducteur se trouve tout de même dans une situation paradoxale parce que, comme le fait remarquer S. Florin, les *realia* « ne peuvent pas être traduites d'une manière conventionnelle mais nécessitent une approche spéciale » (Florin, *ibid.*).

Ceci dit, quel que soit l'obstacle ou l'échec, la pratique plusieurs fois millénaire de la traduction porte à croire que les traducteurs ont toujours su relever le défi pour jeter une passerelle d'une culture à une autre. En témoignent, à titre d'illustrations, les traductions et retraductions en français depuis 1926 de *La Véritable histoire d'Ab Q*, une œuvre emblématique de Lu Xun 鲁迅 (1881-1936) et de la littérature chinoise moderne qui foisonne d'allusions historiques et de références culturelles. Dans cette étude, nous commençons par repérer les *realia* présentes dans la nouvelle pour ensuite esquisser, à travers huit versions françaises, une typologie de procédés de

traduction face à ces références culturelles. Après avoir illustré par des exemples concrets la divergence interculturelle, nous tentons de nous interroger sur les possibilités et les limites dans la restitution des *realia* chinoises qui ne sont pas partagées par les lecteurs français. Inscrite dans une perspective à la fois historique et comparative, cette étude permet de révéler l'évolution et la tendance générale concernant la traduction des *realia* chinoises.

1. La Véritable histoire d'Ah Q en France : une histoire centenaire et un survol statistique

Deux raisons justifient notre choix de la nouvelle *La Véritable histoire d'Ah Q* comme sujet d'étude en matière de traduction des *realia*. D'abord, l'un des tout premiers textes fondateurs de la littérature chinoise moderne, la nouvelle figure parmi les œuvres les plus traduites de la littérature chinoise du XX^e siècle dans le monde francophone. La première version française, signée par Jing Yinyu 敬隱漁, subit d'importants remaniements. Parue en 1926 sous le nom de *La Vie de Ah Qui* dans la prestigieuse revue *Europe*, elle pose le socle de la réputation mondiale de l'œuvre. La deuxième version est donnée en 1953 par Paul Jamati. C'est une traduction complète mais indirecte par l'intermédiaire de la version anglaise publiée aux Éditions en langue étrangères de Pékin. Viennent ensuite les versions dites « authentiques » : traductions intégrales et directement de la langue chinoise. En 1973, les Éditions en langues étrangères de Pékin (abrégées ci-dessous en E. L. E) fait paraître une version française de la nouvelle, rééditée plusieurs fois et dont les traducteurs gardent l'anonymat. En France, Martine Vallette-Hémery, Michelle Loi, Sebastian Veg et Alexis Brossollet effectuent chacun leurs propres traductions rebaptisées respectivement *La véridique histoire d'A-Q*⁴ (1975 ; 1987), *Histoire d'A Q : véridique biographie* (1989), *L'édifiante histoire d'a-Q* (2010) et *La véridique histoire d'Ah Q* (2015). La modification du titre est sans doute un révélateur de leur intention inavouée de « faire mieux », d'élaborer un projet traductif meilleur et mieux en conformité avec l'attente de l'époque. Le choix d'un texte doté d'une riche histoire de traductions et retraductions est favorable à la critique traductive et, en l'occurrence, à l'étude du phénomène du transfert des *realia* chinoises en langue française. D'une part, le regard historique fera ressortir les éventuelles tendances de la traduction des *realia* au cours d'un siècle ; de l'autre, l'approche comparative permet d'asseoir les analyses sur une plus grande diversité de méthodes traductives, l'examen des retraductions successives constitue, comme le constate

Henri Meschonnic, « le meilleur poste d'observation sur les stratégies de langage » (Meschonnic, 1999 :14).

Une autre raison qui nous incite à présenter *La Véritable histoire d'Ah Q* comme corpus de travail, c'est que cette longue nouvelle, qui a dépassé toutes les circonstances d'une époque et d'un pays pour avoir valeur universelle, regorge d'expressions et d'allusions chargées de connotation culturelle. L'histoire se déroule dans Weizhuang, un petit bourg imaginaire où l'on reconnaît « la couleur locale » de la ville de Shaoxing, pays natal de Lu Xun. La nouvelle dépeint, sous un humour féroce, un tableau de la société et de la mentalité des Chinois aux alentours de la « révolution manquée » de 1911 en mettant en scène un personnage nommé Ah Q. Ce pauvre raté mi-paysan, mi-vagabond est réduit à rien dans toutes ses pitoyables aventures. Mais, armé d'une très haute opinion de lui-même, il transforme toujours la défaite en victoire. La traductrice M. Vallette-Hémery reconnaît que le récit peut se lire au premier degré, mais puisqu'il est « truffé d'allusions culturelles et de jeux de mots parodiques » (Lu, 1975 : 9), le fond satirique est difficilement perceptible. Cette opinion se voit corroborée par Claude Roy, préfacier de la version française de 1953. Il avertit que « [ce] n'est peut-être pas un livre si facile d'accès qu'il peut le paraître. Sans même tenir compte de tout ce qu'il suppose, et que nous ignorons, de tout ce qu'il n'exprime que par allusion, et qui échappe sans doute à la plupart des lecteurs occidentaux » (Lou, 1953 : 8). En effet, nous y repérons jusqu'à 101 *realia* dans *La Véritable histoire d'Ah Q* qui relèvent aussi bien de la culture matérielle que de la culturelle sociale, ces dernières étant pour la plupart des termes à connotation historique, institutionnelle, mythologique, religieuse et comportementale. La taille et la variété de données recueillies nous permet d'élaborer une rigoureuse analyse quantitative, ce qui contribuera ensuite à une critique descriptive solide, car, en suivant le comparatiste Yves Chevrel, « pour décrire valablement, il faut situer, pour situer il faut compter » (Chevrel, 1995 : 92).

Quand ils se heurtent à des lacunes sémantiques ou référentielles en langue française, à quelles solutions les traducteurs recourent-ils ? En nous basant sur le recensement des *realia* traduites dans les huit versions françaises mentionnées plus haut, nous établissons le tableau statistique ci-dessous, donnant un aperçu général des procédés adoptés :

Stratégie	Procédé	Jing 1926	Jamati 1953	V.-H. 1975	V.-H. 1987	E. L. E 1981	Loi 1989	Veg 2010	Brossollet 2015
Défamiliarisation	Transcription phonétique	4	8	8	9	4	2	2	2
	Traduction littérale	20	37	27	33	42	36	34	20
	Total	24	45	35	42	46	38	36	22
	Pourcentage (%)	23,8	44,5	34,7	41,6	45,5	37,6	35,6	21,8
Moyen terme	Transcription +Note	0	1	4	3	7	9	9	8
	Traduction littérale +Note	0	1	18	12	6	19	18	11
	Explicitation +Note	0	0	4	1	1	2	4	23
	Substitution +Note	0	0	0	0	0	3	2	15
	Total	0	2	26	16	14	33	33	57
	Pourcentage (%)	0	2	25,7	15,8	13,9	32,7	32,7	56,4
Domestication	Substitution	16	19	14	16	20	16	15	12
	Explicitation	9	33	24	25	20	13	17	10
	Omission	52	2	2	2	1	1	0	0
	Total	77	54	40	43	41	30	32	22
	Pourcentage (%)	76,2	53,5	39,6	42,6	40,6	29,7	31,7	21,8

Tableau I : La répartition des procédés utilisés pour la traduction des *realia*

Nous constatons au total neuf procédés utilisés par les traducteurs pour transférer les *realia*, se répartissant en deux grandes catégories, à savoir la « défamiliarisation » et la « domestication » pour emprunter la terminologie d'Umberto Eco (Eco, 2006 : 218). La dichotomie conceptuelle n'est pas sans rappeler les deux méthodes de traduction distinguées par F. Schleiermacher : « [o]u bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre » (Schleiermacher, 1999 : 49). Bien que Schleiermacher insiste fortement sur le non-croisement des deux chemins, force est de constater que dans la pratique traductive, les traducteurs ont dû alterner les stratégies et en appeler, en cas de nécessité, à une tierce approche : l'ajout de notes.

Notre but n'est pas de départager les procédés répertoriés, ni de prendre parti dans l'opposition classique « sourcière/cibliste ». Nous nous proposons d'aborder ces stratégies l'une après l'autre, en nous appuyant sur un échantillon de *realia*, pour illustrer les contraintes et les enjeux liés aux choix des traducteurs.

2. Faire connaître l'étranger : la défamiliarisation dans la traduction des *realia*

Nous entendons par la « défamiliarisation » la stratégie visant à faire sortir le lecteur français de son « environnement » familier en

transmettant les *realia* telles quelles dans le texte d'arrivée. La transcription phonétique et la traduction littérale sont les deux procédés les plus courants pour accueillir « l'étranger » dans la culture cible.

En règle générale, les noms propres des lieux et des personnages historiques ou religieux sont transcrits en *pinyin*, c'est le cas de *Ningbo* 宁波⁵, *Dong Zhuo* 董卓, l'immortel *Liu Hai* 刘海 ou la déesse *Guanyin* 观音 pour n'en citer que quelques-uns. Par opposition aux anthroponymes fictifs qui sont porteurs d'une valeur poétique et font souvent l'objet de la traduction sémantique, les noms propres personnels et toponymiques sont de simples « désignateurs » et la force évocatrice des morphèmes est réduite au minimum.

Le phonétisme (en principe le *pinyin* mis en italique dans le texte traduit pour souligner l'étrangeté du terme d'origine) s'applique également aux spécificités plus ou moins « connues » des lecteurs cible. Ce sont pour la plupart du temps des emprunts de mots chinois intégrés dans la langue française, tels que *mah-jong* dans *La Véritable histoire d'Ah Q*, ou des *realia* supposées être reconnues sans difficulté par les habitués de la littérature chinoise. À titre d'exemple, l'unité de longueur *li* 里 est transcrit en *pinyin* dans la majorité des traductions françaises. Le phonétisme parvient à préserver l'authenticité et rendre une couleur locale, mais pour des *realia* non récurrentes, ce procédé risque de condamner les éléments culturels à l'exotisme. Prenons par exemple *yamen* 衙门, une sorte de résidence officielle et bureau administratif d'un mandarin dans la Chine impériale. Le terme de départ est rendu tel quel en *pinyin* dans les traductions de M. Vallette-Hémery et d'A. Brossollet sans aucune explication. Ayant été repris en France depuis plus d'un siècle, ce mot ne surprend guère les sinologues avertis, mais il pourrait gêner les lecteurs lambda qui manquent d'une « pré-connaissance » de la culture chinoise traditionnelle. Même si la stratégie « exotisante » de la traduction des *realia* aurait le mérite d'enrichir la langue cible, le traducteur est censé tenir compte du public visé et assortir un xénisme une explication du sens avant qu'il n'acquière le statut d'emprunt final dans la langue réceptrice.

La traduction littérale, qui donne la priorité à la « lettre » au sens de Berman, est le procédé le plus important dans la transposition des *realia* chinoises. Les statistiques montrent que, à l'exception de la traduction de *Jing Yinyu*, quasiment un tiers des *realia* sont rendues de cette manière, avec ou sans note d'accompagnement. En raison

du littéralisme sémantique, l'altérité culturelle est mise en valeur pour susciter le dépaysement du lecteur. Observons deux noms propres de lieux de culte : *tugu ci* 土谷祠 et *jingxiu an* 静修庵. Le premier désigne un sanctuaire où réside le dieu du sol qui veille sur le bien-être des habitants dans les domaines placés sous sa protection ; le second un monastère dédié à la méditation et la prière des nonnes bouddhistes. Les traducteurs de différentes versions françaises s'accordent à traduire mot-à-mot ces deux termes. Dans la traduction de S. Veg, par exemple, ils portent les noms de « Temple du dieu de la Terre et des Céréales » et « Couvent du Calme perfectionnement ». La traduction littérale ne fait pas obstacle à la compréhension, car il est aisé pour le lecteur cible d'imaginer, dans le contexte de l'histoire, de quoi il peut s'agir. Invité à « aller à la rencontre de l'écrivain », le lecteur français ferait une expérience de lecture particulière et pourrait « percevoir la chose décrite sous un angle et une lumière différents » (Eco, 2006 : 220).

Un autre exemple peut étayer nos propos. Ah Q cherche la bagarre à Petit D, journalier qui lui vole « le bol de riz ». Les deux finissent par s'arracher les nattes et nul ne sort vainqueur dans ce *longhu dou* 龙虎斗 [« combat entre le tigre et le dragon »]. Cette allusion culturelle renvoie à une pièce d'opéra de Shaoxing fort connue, représentant le combat entre Zhao Kuangyin, empereur de la dynastie des Song du nord et son adversaire Hu Yanzan, devenu plus tard son général. L'ironie est très présente du fait de l'usage intentionnellement inapproprié du terme, puisque dans la culture chinoise, « dragon » et « tigre » sont symboles de la force et de la majesté. La traduction littérale adoptée par la majorité des traducteurs (sauf A. Brossollet qui traduit le terme par « un combat épique ») s'avère pertinente, puisque malgré les nuances et les connotations différentes, il existe en Occident une certaine approximation dans la représentation du dragon et du tigre : ils sont associés à la férocité et à la puissance. L'effet ironique est alors conservé dans le texte d'arrivée, et on y voit de plus la possibilité d'introduire une nouvelle modalité d'expression dans la culture française.

Cependant, lorsque le fond de connaissance n'est pas partagé entre les deux cultures, le procédé « littéralisant » peut se révéler réducteur et peut même conduire à une altération de la tonalité mise en relief par les *realia*. En voici, à titre d'illustration, un court extrait :

未庄通例，倘如阿七打阿八，或者李四打张三，向来本不算一件事，必须与一位名人如赵太爷者相关，这才载上他们的口碑。

La traduction de M. Loi : Selon les règles en vigueur à Weizhuang, qu'un *A Sept* portât la main sur un *A Huit*, ou un *Li Quatre* sur un *Zhang Trois* n'avait jamais été considéré comme une affaire de grande importance, mais qu'une personnalité en vue comme le Seigneur Zhao fût en cause dans l'affaire méritait l'attention du public.

A Qi, *A Ba*, *Li Si* et *Zhang San* sont des termes chinois habituels pour signifier un individu quelconque, mais se disent des personnes de peu d'importance socialement et auxquelles personne ne prête attention. Cela du fait que dans le bas-fond de la société, il est coutume de nommer les enfants selon l'ordre de naissance. À part A. Brossollet qui opte pour une traduction explicative (« les plus insignifiants des habitants »), Michelle Loi ainsi que d'autres traducteurs choisissent de rendre à la lettre ces termes d'appellations, ce qui pourrait être une source d'opacité sur le plan sémantique et connotative.

3. Naturaliser l'étranger : la domestication dans la traduction des *realia*

Contrairement à la défamiliarisation qui privilégie la langue et la culture de départ, la domestication est destinée à « apprivoiser » le texte original pour le rendre conforme à la langue de destination. Cette stratégie, dont la substitution, l'explicitation et l'omission sont les procédés les plus importants dans l'étude qui nous concerne, se révèle souvent indispensable pour rendre un certain nombre de *realia*.

La substitution consiste à remplacer les *realia* chinoises difficilement traduisibles par des équivalents fonctionnels dans la culture française. Jing Yinyu est le praticien le plus audacieux de cette méthode et il donne des équivalences plus ou moins réussies. Par exemple, Ah Q dépose sa casquette au « Mont-de-piété » (*zhuo diya* 做抵押 « déposer en gage ») ; la renommée d'Ah Q pénètre dans les « harems » (*guifang* 闺房, « chambre de jeune femme ») ; une lettre est adressée à la famille Zhao pour « lier avec eux une parenté à la mode de Bretagne » (*pai zhuanzheqin* 排转折亲 « lier une parenté de manière indirecte »). Malgré leur proximité et le fait que ces termes de substitution rapprochent le lointain du lecteur français, ils n'ont pas la même valeur référentielle. La légitimité du « greffage » des « équivalents » français à un texte chinois est donc discutable : les termes tels que « Mont-de-piété », « harems » islamiques ou encore « la Bretagne » ne détonnent-ils pas dans l'histoire d'un pauvre hère chinois ? Par cette raison, les autres traducteurs manifestent une plus grande prudence à l'égard de la

substitution et ne l'appliquent généralement que pour les unités de mesure comme *chi* 尺 [« pied »], *cun* 寸 [« pouce »], *liang* 两 [« once »] et les titres de fonction *xiucai* 秀才 [« Bachelier »], *juren* 举人 [« licencié »], *zhixian* 知县 [« magistrat »] et *bazong* 把总 [« capitaine »]. Ces traductions sont peu ou prou des conventions dans la traduction française.

La substitution est la méthode de premier choix quand il s'agit de traduire les injures chinoises dans lesquelles les images évoquées ou les tabous affrontés ne peuvent pas toujours être compris dans un autre espace culturel. Le terme animal « tortue », utilisé notamment pour insulter un homme infertile et trompé, n'est pas associé à cette image péjorative dans le champ lexical français. Ainsi, le gros mot *xiao wuguzi* 小乌龟子 [« fils de tortue »] par lequel Ah Q appelle les enfants citadins se voit remplacé dans les traductions françaises par « salopiards de gamins », « petits morveux », etc. La connotation culturelle est certes effacée, mais le traitement est bel et bien justifié. Puisque comme dans bien d'autres expressions injurieuses, ce gros mot chinois banalisé dans l'usage quotidien perd son image évocatrice et apparaît ici telle une interjection exprimant l'étonnement. Un autre exemple peut être avancé, c'est *mamade* 妈妈的, paru huit fois dans le texte original. Ce gros mot dévalorise grandement l'interlocuteur parce que ce dernier est traité comme le descendant de l'insultant, d'autant plus qu'il vise aussi l'humiliation de « la mère » de l'insulté en abordant le tabou sexuel. D'où l'effet malveillant et provocateur du propos dans une culture où la piété filiale constitue l'une des valeurs sociales fondamentales. Cependant, cette expression vulgaire est si courante dans la langue chinoise familière qu'elle est devenue, pour reprendre le sarcasme de Lu Xun, « l'insulte nationale » (Lu, 1981b : 271). Dans la nouvelle, le *mamade* est plutôt un juron « creux » prononcé par Ah Q sous le coup de la surprise, de l'énervement, de la déception ou même de l'admiration. La traduction littérale ou sémantique sera une sur-traduction qui ne peut que produire des effets non voulus par le texte de départ. Il est donc pertinent et préférable d'y substituer des termes français d'équivalence fonctionnelle : « canailles », « putain », « salaud » ou « foutu » pour en citer quelques-uns dans les versions françaises de la nouvelle.

Intéressons-nous ensuite à l'explicitation, un procédé consistant à décrire ou expliquer la connotation d'une spécificité culturelle. Dans la version de M. Vallette-Hémery, le mot *zhaobi* 照壁 qui

désigne dans l'architecture traditionnelle chinoise un muret sculpté ou décoré devant la porte d'entrée principale pour écarter les mauvais esprits, devient simplement « entrée ». Il s'agit évidemment d'une sous-traduction, mais puisque ce mot de *realia* n'est qu'un élément de contexte (Ah Q et Petit D se battent devant le *zhaobi*), le recours à une explication quoique simplifiée évite une trop grande lourdeur et n'entrave en rien la lecture. Prenons un autre exemple très intéressant. Le terme *shengchen bazi* 生辰八字, « huit caractères du temps de la naissance », renvoie à l'astrologie chinoise, selon laquelle la combinaison des huit caractères prédit le destin d'une personne. Lorsqu'Ah Q veut « se rendre » à la rébellion, il trouve que son « adversaire » Petit D enroule également sa natte pour « jouer au révolutionnaire ». Il se fâche alors et a envie de se jeter sur lui pour le punir sur-le-champ

惩罚他忘了生辰八字, 也敢来做革命党的罪。

Traduction de Jing : [...pour] son crime d'avoir oublié *ses huit caractères de naissance* et d'avoir dégradé la révolution.

Traduction de P. Jamati : [...] d'oublier *sa place* et pour la présomption qu'il montrait en devenant révolutionnaire.

Traduction de M. Loi : [...pour] se rappeler *son horoscope* et à ne pas se mêler de révolution.

Ah Q veut que Petit D se rappelle son *shengchen bazi*, c'est lui faire comprendre qu'il n'est qu'un moins que rien. Pour rendre ce terme, trois procédés différents sont mis en application. L'explicitation en est le plus courant, utilisée par P. Jamati, ainsi que les traducteurs des E. L. E., M. Vallette-Hémery et A. Brossollet. Par le biais de l'explicitation, le sens du terme est mis en évidence, la connotation culturelle étant sinon escamotée, du moins largement réduite. Mais à condition que la périphrase explicative n'alourdisse pas le texte et que les *realia* ne se trouvent qu'en toile de fond, l'explicitation n'en est pas moins une solution idoine. La substitution est adoptée dans la traduction de M. Loi, le terme est remplacé par un équivalent français. Enfin, Jing Yinyu et S. Veg, deux traducteurs séparés par presque un siècle, optent pour la traduction littérale pure et simple. À travers des échanges incessants entre les deux cultures, les « sciences métaphysiques » chinoises telles que *bazi* et *fengshui* ne sont pas totalement étrangères aux Français, cela explique sans doute le déficit d'informations supplémentaires dans la traduction de S. Veg. Cependant, à l'époque de Jing Yinyu où la connaissance de la littérature et la culture chinoises demeure très limitée, la traduction littérale risque de perturber les lecteurs non-initiés. En effet, comme

le remarque Isabelle Rabut, à l'époque, le seuil de tolérance du lecteur et de l'éditeur est relativement élevé à l'égard des « noyaux d'étrangeté » et dans tout processus de lecture, « le sens global l'emporte sur la perception du détail » (Rabut, 2010 : 198). La pertinence de la remarque est également prouvée par le recours abondant au procédé de l'omission dans la version de Jing Yinyu.

Plus de la moitié des *realia* ont disparu dans la traduction de Jing Yinyu. Tenant de la traduction libre, il s'autorise une grande liberté dans la retouche de la nouvelle. Ainsi, les passages qu'il estime secondaires sont sautés (le premier chapitre de la nouvelle intitulé « Introduction » est entièrement amputé) et les *realia* qui le gênent sont sujettes à la suppression. Par exemple, Jing Yinyu se contente de mettre des points de suspension là où dans le texte original se déploie une longue description détaillée du jeu d'argent auquel joue Ah Q : « Quand il a son salaire, c'est au jeu qu'il court le perdre... ». Il en résulte que les *realia* concernées, *qinglong* 青龙 [Dragon vert], *tianmen* 天门 [Porte céleste], *jiao* 角 [Corne], *ren* 人 [Personne], *chuantang* 穿堂 [Passage], sont toutes effacées. L'omission des *realia* illustre le mieux la « défaillance » traductive, c'est-à-dire simultanément « l'incapacité de traduire et la résistance au traduire » (Berman, 1990 : 5). Berman constate non sans raison que la défaillance qui affecte tout acte de traduction est à son comble dans la première traduction et que la retraduction surgit de la nécessité de « réduire la défaillance originelle » (*ibid.*). Dans les traductions ultérieures de *La Véritable histoire d'Ah Q*, les *realia* sont rarement omises. Quand elle a lieu de manière sporadique, l'omission relève non pas de la négligence délibérée mais plutôt d'un manque d'effort ou d'un acte réfléchi des traducteurs, comme la disparition du terme *zhaobi* 照壁 dans la traduction des E. L. E. ou la suppression des unités de mesure *chi* 尺 et *cun* 寸 dans la version de M. Vallette-Hémery.

Domestiquer les spécificités culturelles par la substitution, l'explicitation et l'omission entraîne une certaine « francisation » de l'original, ce qui agit en faveur du public destiné. Le texte d'arrivée paraît plus « naturel » et sans doute plus conforme aux habitudes des lecteurs français. Pourtant, nous pouvons reprocher à cette stratégie la dissimulation de l'identité de l'Autre : les lecteurs de la traduction qui s'attendent à découvrir « l'étranger » et à se transporter dans « l'Ailleurs » seront déçus. En outre, la défamiliarisation qui est censée faciliter le voyage vers l'extérieur imaginaire a son propre inconvénient : elle risque de provoquer l'incompréhension du

lecteur qui ressent parfois « l'étrangeté » plutôt que « l'étranger ». Face à ce dilemme entre défamiliarisation et domestication, les traducteurs se sont tournés vers un moyen terme : accompagner les *realia* traduites avec des notes explicatives.

4. L'ajout des notes extratextuelles ou la recherche de compromis

Dans le transfert des *realia*, les notes vont de pair avec les procédés défamiliarisants et les méthodes de domestication. Prenons le gros mot *wangbadan* 王八蛋 par exemple. Jing Yinyu recourt à la combinaison de la traduction phonétique et la substitution en le rendant par « *Wang pa tan* avorton vicieux ». Ce procédé peut être considéré comme ce que les Demanueli qualifient d'« incrémentialisation » (Demanueli, 1995 : 91), soit une reformulation paraphrastique insérée dans le corps du texte pour accompagner immédiatement la référence culturelle. Par rapport à l'*incrémentialisation*, l'ajout des notes extratextuelles est un moyen beaucoup plus fréquent dans le traitement des *realia*. Le terme *wangbadan* est traduit littéralement en « œuf de tortue » dans la version de M. Loi, remplacé par « bâtard » dans la version d'A. Brossollet, et, dans celle de S. Veg, rendu en « homme sans vergogne » par le biais de l'explicitation. Dans ces trois traductions, le terme traduit se voit assorti d'une note explicative, mais ce n'est pas pour la même raison. Pour M. Loi, la traduction littérale appelle la note sous peine de créer un « kyste exotique » incompréhensible au lecteur français alors que l'ajout de note chez S. Veg est dicté par le souci de récupérer la couleur locale occultée par l'explicitation. Quant à A. Brossollet, l'équivalent français ne se substitue que de façon imparfaite au référent culturel chinois. Cet exemple fait prendre conscience que la note extratextuelle est le résultat de la négociation entre le traducteur, le texte original et le lecteur cible. Elle est en ce sens non seulement un compromis nécessaire mais « le traitement réaliste et honnête d'un contact avec la spécificité d'une culture étrangère » (Ballard, 2001, 111)

Pour relever le bloc « intraduisible » par la voie de l'ajout de note, il incombe au traducteur de posséder un bon « bagage » de connaissances sur les marqueurs culturels. À cet égard, les traducteurs postérieurs aux années 1980 ont l'avantage de posséder comme matières premières les éditions chinoises de l'œuvre de Lu Xun soigneusement établies et richement annotées. D'ailleurs, les traducteurs universitaires tels que M. Loi et S. Veg affichent de grandes qualités de chercheur, ils ont davantage tendance à utiliser

ce procédé « combiné ». Dans leurs traductions, un tiers des *realia* chinoises sont accompagnés de notes informatives ou explicatives. Par exemple, *Ningshi chuang* 宁式床 est transcrit en « lit de Ningbo » dans toutes les autres traductions, ce qui oblige le lecteur à faire lui-même des recherches s'il veut « déchiffrer » *Ningbo* et imaginer le style du lit. Cependant, M. Loi et S. Veg effectuent volontiers ce travail pour le lecteur : l'un renseigne sur *Ningbo*, une ville près de Shaoxing et très réputée pour le style de ses meubles ; l'autre précise même le style du lit, celui « à baldaquin en vogue ». À l'aide de ces explications supplémentaires, le lecteur français se fait une idée du style luxueux du lit et comprend pourquoi Ah Q, couché au coin du temple, rêve de « se rendre » à la révolution pour tout d'abord faire transporter au temple le grand lit de Ningbo de la femme du Bachelier.

L'ajout des notes est la méthode préférée d'A. Brossollet : il accompagne plus de la moitié des *realia* d'une note explicative. Cela correspond à son projet sa traduction, celui d'« offrir aux apprenants de la langue chinoise une édition “trilingue” (chinois-pinyin-français), dotée d'un fort appareil de notes culturelles, historiques et lexicales » (Lu, 2015 : 9). Sur chaque double page, à gauche se trouvent le texte chinois et la transcription *pinyin*, à droite la traduction française. Les appels de notes étant placés dans le texte original, la version française est donc plus indépendante et plus légère. Les notes fournies sont destinées aux lecteurs désireux d'explications plus complètes, mais ces derniers peuvent aussi se passer des notes pour apprécier l'histoire dans la langue d'arrivée. C'est sans doute la raison pour laquelle le traducteur privilégie les procédés de domestication dans le texte français : parmi les 56 *realia* assorties de notes, 37 sont rendues par le biais de l'explicitation et la substitution. Il est bon de remarquer qu'A. Brossollet propose également une édition monolingue de *La véridique histoire d'Ah Q* sous format numérique (ebook), qui ne contient qu'une seule note concernant une date à caractère culturel (*Xuantong sannian jinyue shisiri* 宣统三年九月十四日 [le quatorzième jour du neuvième mois de la troisième année de l'empereur Xuantong]). Cette version numérique est destinée à un public français non sinophone qui souhaite moins s'approcher de la langue-culture chinoises que de lire pour le simple plaisir. Les différentes éditions confirment en quelque sorte l'hypothèse formulée par H. Meschonnic, selon qui, de nos jours, le traducteur oppose moins diamétralement les méthodes de défamiliarisation aux celles de domestication, mais il vise à en faire

usage selon son propre objectif ou, en d'autres termes, il « vise un public » (Meschonnic, 1973 : 362).

Conclusion

Les problèmes de *realia* sont cruciaux pour les traducteurs : rappelons que parmi les 85 erreurs que Lu Xun relève dans l'une des premières traductions japonaises de *La Véritable histoire d'Ab Q*, un tiers concernent les éléments culturels⁶. La traduction des *realia* paraît d'autant plus complexe quand cet acte est marqué par une temporalité aussi bien linguistique que culturelle. Comme il a été analysé, tous les traducteurs recourent aux stratégies de défamiliarisation et de domestication. De ce fait, il n'est pas juste de les répartir dans le camp des « sourciers » ou des « ciblistes ». Il n'est pas question non plus de départager les procédés : quoiqu'ils semblent induire des effets divergents, chacun des procédés possède, dans un contexte donné, des avantages qui lui sont propres et, par conséquent, la distinction nette entre les deux stratégies est plus théorique que pratique.

Le choix des procédés n'est pas arbitraire mais est d'abord le résultat de la négociation entre l'originalité de l'œuvre de départ et la textualité de l'œuvre traduite. Comme le dit Christine Durieux : « [i]l n'y a pas un seul et unique compromis optimum pour traduire un référent culturel donné, le meilleur compromis à retenir est fonction du vouloir-dire, du contexte et de la situation de communication » (Durieux, 2010 : 29). Il est important de remarquer que le choix du procédé de traduction reflète la subjectivité du traducteur. Si certains traducteurs estiment que les lecteurs français sont suffisamment familiers avec un référent culturel et jugent bon de le transcrire directement en *pinyin*, certains sont plus prudents et rédigent des notes pour en éclairer le sens. D'autres, encore, se montrent plutôt « complaisants » et recourent à l'explicitation pour s'adapter aux habitudes des lecteurs.

De plus, le choix des stratégies est étroitement lié au projet du traducteur, aux politiques de l'éditeur ainsi qu'à l'horizon d'attente du lecteur cible. Les deux traductions de M. Vallette-Hémery en offrent une bonne illustration. Puisque la première traduction en 1975 a une visée pédagogique alors que la seconde en 1987 est destinée à un public plus large et moins spécifique, le nombre de notes dans la première traduction est presque le double de celui de la retraduction. De même, le pourcentage des procédés de domestication dans la retraduction dépasse de 3% celui de sa première traduction. Il y a aussi lieu de remarquer que la stratégie de

défamiliarisation est mieux mise en valeur dans la traduction des E. L. E. : environ la moitié des *realia* chinoises sont présentées de façon « directe » et peu familière aux lecteurs français. Certes, le fait que la « fidélité » soit exigée comme critère par les Éditions en langue étrangères de Pékin encourage l'adoption de la traduction phonétique et de la traduction littérale ; mais aussi faut-il prendre en considération les enjeux liés à la position de cette collectivité traductive : de par une traduction relativement défamiliarisante, on aspire à une communication mutuelle d'égal à égal, en invitant les lecteurs français à faire un pas de plus vers la culture chinoise.

Au cours de l'évolution globale, la défamiliarisation l'emporte progressivement sur la domestication. Comme nous pouvons le constater dans le tableau, le pourcentage que représente la domestication ne cesse de diminuer au fur et à mesure que naissent les nouvelles traductions. De 76,2% dans la première traduction, il descend à en moyenne 27,7% dans les trois traductions les plus récentes. Dans une perspective géopolitique, Lawrence Venuti considère la domestication comme une violence ethnocentrique dans la traduction et préconise la stratégie de défamiliarisation qui peut être « une forme de résistance contre l'ethnocentrisme et le racisme, le narcissisme culturel et l'impérialisme⁷ » (Venuti, 1995 : 20).

Nous pouvons déduire de tout ce qui précède que la défamiliarisation devient une tendance importante pour traduire les *realia* chinoises. En introduisant davantage l'étranger de la langue de l'original dans la langue traduisante, les traducteurs font preuve d'un grand respect pour l'Autre et contribuent à la reconnaissance de la diversité et de l'égalité des différentes cultures qui sont toutes conduites à échanger.

Notes

¹ Cet article est réalisé dans le cadre du projet de recherche subventionné par le Fonds des sciences humaines et sociales de Beijing : 北京市社会科学基金项目 “《阿 Q 正传》在法国的传播、接受与改编” (22WXC009) .

² Les dénominations sont nombreuses pour désigner les références culturelles. Citons entre autres : « culturèmes », « marqueurs culturels », « expériences culturelles », « termes institutionnels et culturels », « items spécifiques à une culture » ou encore « intraduisibilités culturelles ». Dans la présente étude, nous préférons le terme *realia*, plus couramment utilisé dans le domaine de la traductologie.

³ “Realia are words and combinations of words denoting objects and concepts characteristic of the way of life, the culture, the social and historical development

of one nation and alien to another. Since they express local and/or historical color they have no exact equivalence in other languages. They cannot be translated in a conventional way and they require a special approach.”

⁴ Dans cet article, nous prenons en compte les deux traductions de Martine Vallette-Hémery en 1975 et 1987, parce que les modifications que la traductrice opère dans la nouvelle traduction à l’égard des *realia* sont importantes. Sauf indiqué autrement, nous conservons en général le titre que l’usage semble avoir imposé : *La Véritable histoire d’Ab Q*.

⁵ Par commodité et pour faciliter la lecture, au lieu d’en indiquer les références bibliographiques dans le corps du texte, nous renvoyons les nombreux termes et phrases cités comme exemples dans cet article aux huit versions françaises de *La Véritable histoire d’Ab Q* ainsi qu’au texte original en chinois figurant dans la liste de la bibliographie.

⁶ Lu Xun, « Zhi Shanshang zhengyi 致山上正义 » [Lettre à Masayoshi Yamagami] (03/03/1931), in Lu Xun zhuyi bianian quanji 鲁迅著译编年全集 [Œuvres et traductions complètes de Lu Xun : édition chronologique], Beijing, Renmin chubanshe, 2009, vol. 13, p. 26-31. Une liste des fautes de traductions est jointe à la lettre : « 訳文を拝読致しました。誤訳と思ふ所、参考となる可くと思ふ所 » [J’ai bien lu la traduction. En la lisant, j’ai noté mes propres remarques concernant les fautes de traduction, et également quelques explications qui pourraient être utiles pour vous.]

⁷ “Foreignizing translation [...] can be a form of resistance against ethnocentrism and racism, cultural narcissism and imperialism, in the interests of democratic geopolitical relations.”

Références

Ballard, Michel (2001) : *Le Nom propre en traduction : anglais-français*, Paris, Ophrys.

Berman, Antoine (1985) : « La traduction comme épreuve de l’étranger », *Texte : revue de critique et de théorie littéraire* n°4, pp. 67-81.

Berman, Antoine (1990) : « La Retraduction comme espace de traduction », *Palimpsestes* n°4, pp. 1-7.

Chevrel, Yves (1995) : « La réception des littératures étrangères », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses* n°7, pp. 83-100.

Demaneuelli, Jean & Claude (1995) : *La traduction : mode d’emploi. Glossaire analytique*, Paris : Masson.

Durieux, Christine (2010) : « Traduire l’intraduisible : négocier un compromis », *Meta : Journal des traducteurs* n°1, pp. 23-30.

Eco, Umberto (2006) : *Dire presque la même chose : expériences de traduction*, trad. par M. Bouzaher. Paris, Éditions Grasset.

Florin, Sider (1993) : « Realia in Translation », in Palma Zlateva (eds.), *Translation as Social Action : Russian and Bulgarian Perspectives*, London-New York, Routledge, pp. 122-128.

- Rabut, Isabelle (2010) : « J. B. Kin Yn Yu, un traducteur chinois en France dans les années 1920 », in Rabut, Isabelle (eds.), *Les belles infidèles dans l'empire du Milieu : Problématiques et pratiques de la traduction dans le monde chinois moderne*, Paris, Librairie You Feng, pp. 185-199.
- Lou, Sin (1926) : « La vie de Ah Qui », trad. par Jing Yinyu, *Europe*, n°41, pp. 56-74 ; n°42, pp. 175-192.
- Lou, Sin (1953) : *La Véritable histoire de Ah Q*, trad. par Paul Jamati, Paris, Éditeurs français réunis.
- Lu, Xun (1975) : *La Véridique histoire d'A-Q*, trad. par Martine Vallette-Hémery, Paris, Centre de publication Asie orientale.
- Lu, Xun (1981a) : « La Véritable histoire d'Ah Q », in *Œuvres choisies*, traducteurs anonymes, Pékin, Éditions en langues étrangères, pp. 102-158.
- Lu, Xun (1981b) : « À propos de "D'sa mère" », in *La tombe*, trad. par « Groupe Luxun », Paris, Acropole, pp. 271-278.
- Lu, Xun (1987) : « La Véridique histoire d'A-Q », trad. par Martine Vallette-Hémery, in *Treize récits chinois 1918-1949*, Arles, Éditions Philippe Picquier, pp. 47-104.
- Lu, Xun (1989) : *Histoire d'A Q : véridique biographie*, trad. par Michelle Loi, Paris, Librairie générale française.
- Lu, Xun (2005) : « Ah Q zhengzhuan 阿 Q 正传 », in *Lu Xun quanji 鲁迅全集 [Œuvres complètes de Lu Xun]* vol. 1, Beijing, Renmin wenzue chubanshe.
- Lu, Xun (2010) : « L'édifiante histoire d'a-Q », in *Cris*, trad. par Sebastian Veg, Paris, Éditions Rue d'Ulm, pp.99-150.
- Lu, Xun (2015) : *La véridique histoire d'Ah Q*, trad. par Alexis Brossollet, Paris, Éditions du non-agir.
- Meschonnic, Henri (1973) : *Pour la poétique II. Épistémologie de l'écriture poétique de la traduction*, Paris, Gallimard.
- Meschonnic, Henri (1999) : *Poétique du traduire*, Paris, Verdier.
- Mounin, Georges (1963) : *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- Schleiermacher, Friedrich (1999) : *Des différentes méthodes du traduire et autre texte*, trad. par Antoine Berman et Christian Berner, Paris, Éditions du Seuil.
- Venuti, Lawrence (1995) : *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, New York, Routledge.